

Entretien avec Jean Allouch

Connaît-on les «affaires clintoniennes» ?

Non pas tant les événements qui auraient eu lieu que la position spécifique dans laquelle se trouve Clinton en cette (ou ces) affaire(s). Or, sans tenir compte de cette spécificité, le problème échappe. Il ne s'agit pas d'un théâtre de boulevard avec femme, maîtresses, mari, etc. Il s'agit du président de l'actuelle plus grande puissance mondiale qui, à ce titre, occupe une fonction symbolique ayant elle-même de nombreuses connotations dans la tête de chacun. Le phallus d'un tel chef d'état, même moderne, a une position unique, héritée d'une longue tradition qu'on peut faire remonter à l'instauration de l'empire romain, à l'obséquiosité dont, à moment donné, se sont mis à faire montre les maîtres des domaines vis-à-vis de l'empereur. Certains empereurs ont d'ailleurs manifesté leurs difficultés à supporter cette nouvelle position où ils n'étaient plus *primun inter pares*, que ce soit se précipitant dans des orgies invraisemblables ou, au contraire, dans l'ascétisme le plus strict. Lors de la Révolution française, cette «tige antique», de la santé de laquelle dépendait la fertilité dans le royaume, a refait surface sous la forme de l'impuissance de Louis XVI, le «roi sommeil». Sait-on que cette «débilité» a eu des conséquences politiques non négligeables ? Par exemple, la fuite à Varennes fut interprétée non tant comme une trahison du peuple – ce qu'elle était pourtant – que comme un «*décampativos*», une débandade – ce qu'on put presque aisément pardonner, alors que la trahison eut été sans pardon. Un roi faible, ce pouvait être bon pour le pouvoir législatif des révolutionnaires. Et on caricatura, dans les Gazettes, les droits de l'homme promenés dans Paris sous forme d'un gigantesque phallus. Car il y eut transfert de la tige antique du roi au peuple, voilà aussi la Révolution. Cependant, l'on n'en avait pas fini pour autant avec la tige antique. Aujourd'hui, certains psychiatres américains sont allés jusqu'à qualifier le comportement sexuel de Clinton de «conduite obsessionnelle» ! Passons sur le raisonnement débile qui veut que le symptôme obsessionnel apparaissant spécialement irrépressible, tout ce qui se présente comme irrépressible sera dit obsessionnel. Car leur erreur est aussi de méconnaître la spécificité du problème du phallus... préside-en ciel. Ils ratent la singularité du cas. Elle n'est pas définitivement renvoyée aux oubliettes d'une époque obscurantiste de l'histoire l'illusion ou la croyance selon laquelle s'il y a un phallus qui marche au niveau «gouvernemental», alors tous les autres phallus populaires marcheront aussi. La preuve : on peut dresser une série des présidents américains récents «fouteurs de première», comme on aurait dit au temps de la Révolution française : Kennedy, Johnson (avec sa «pièce pour la fesse» au service d'une concurrence notoire avec le chiffre des conquêtes réalisé par Kennedy), Clinton.

Peut-on se prononcer à partir du livre de Behr et de quelques articles de journaux ?

Sans doute pas. La clinique freudienne est faite de monographies cliniques approfondies, trempées dans la langue ou dans les langues de ceux qui y sont impliqués. Considérant donc seulement ce maigre matériel et en ne parlant que

de lui, on peut remarquer qu'il comporte presque tous les ingrédients des premiers frayages freudiens : abus sexuel dans l'enfance, traumatisme, refoulement, symptôme hystérique, perversion du partenaire, cure par la parole voire recours à l'hypnose. Mais... sans analyste. Ainsi, le schéma «freudien» (les guillemets car, chez Freud, ça n'est tout de même pas si simple) de la mémoire retrouvée, *recovered memory*, censée être réparatrice du traumatisme sexuel, moyennant le rajout de la punition du coupable, se trouverait fonctionner lors de séances de *taking back the night*, au cours desquelles des étudiantes BCBG disent publiquement et en détail comment, avec elles, tel malotru a franchi les limites, à la suite de quoi elles s'appellent elles-mêmes les « survivantes » à cette sexualité. Comme si, tels les habitants d'une région volcanique, nous n'étions pas, chacun des « sur-vivants de la sexualité », la nôtre, reçue comme étrangère dans ses premières manifestations, mais aussi celle de nos géniteurs à laquelle nous n'aurons jamais accès (ce que veut dire le concept de « scène primitive »). De même, le fantasme du *lecherous professor* et les accusations de *Satanic Ritual Abuse* suggèrent qu'il y a une pèreversion (ainsi l'écrivait Lacan) sexuelle, où donc la sexualité est comme rejetée chez l'autre, remise à l'autre et une fois située là, condamnée. Faute d'avoir libératoirement poussé chacun dans sa déclaration de sexe, l'analyste *made in USA*, après avoir refait du sexe la hantise insue de chacun, aura été éclipsé.

Question 3

Manifestement non. « Il ne faut en aucun cas compter avec Foucault », tel semble bien être le mot d'ordre (évidemment jamais formulé comme tel), chez les psychanalystes de toute obéissance. Qui a répondu à *L'Histoire de la sexualité* ? Qui tient compte aujourd'hui des ultimes et décisives avancées de Foucault ? Or la psychanalyse est en train de payer cher cet évitement. Comment ? En se transformant exactement en ce que Foucault dénonçait à son endroit : en une pastorale. Cette « intolérable odeur de clinique » dont parlait Gide, voici maintenant qu'elle est délogée par des bons bergers, qui nous feraient croire qu'ils sauront veiller sur chaque brebis du troupeau. Moyennant quoi le troupeau serait encore en marche vers un avenir meilleur. La folie tire la langue face à cette mascarade, mettant au défi qu'on la lui coupe avec de grands ciseaux médicamenteux ou psychothérapeutiques. Je n'invente rien, c'est faute d'avoir coupé cette langue folle (en fait : pas si folle !) qu'on a, à l'époque, créé le dit « négativisme ».

Question 4

Votre « incestuées » est une belle trouvaille de langue.

Question 5

A leur propos, lire Foucault. Et résister, c'est ce qu'il propose. Pourquoi le faut-il ? C'est une question de place. Non pas qu'il soit abusif que le juridique règle la jouissance. Ceci, remarquait Lacan dans son premier séminaire localisé à la Faculté de droit, le droit l'a toujours fait. Mais le droit, plus exactement la gouvernementalité dans les termes de Foucault (elle implique un plus étendu pouvoir et d'autres moyens aussi), ne sait pas discerner les limites de son empire, disons s'arrêter à temps. Voulez-vous un exemple *a contrario* ? Le dernier congrès international de sexologie, l'été 1997, à Valence (Espagne), a

proclamé que la sexualité de chacun était un patrimoine. On voit, ici, des spécialistes d'une prétendue discipline faire leur le discours juridique, jusqu'à y inscrire l'objet même de cette discipline. Qu'on lise les droits du sexe qui furent alors proclamés, je mets au défi quiconque d'avoir ne serait-ce qu'un commencement de commencement de relation sexuelle en s'en tenant à cette sexualité patrimoine. Ou bien admettra-t-on qu'il est de l'essence du patrimoine d'être dilapidé (cf. La notion de dépense de Georges Bataille) ? Ça n'est pas là une pensée commune à son propos, et certainement pas celle des sexologues.

Question 6

Sur l'époque, je n'ai rien à dire de plus valable que ce qui s'en formule aux comptoirs des bars. Je vous y donne rendez-vous. Pour notre lecteur ici, ces propos sont sans intérêt, donc hors de propos.

Quant à confirmer la formule de Lacan selon laquelle «la réalité psychique, c'est la réalité religieuse», ça oui, je le puis. Freud lui-même poussa très loin dans ce sens puisqu'en manière de principes censés régir la sexualité, il finit par donner son dernier mot au principe de Nirvana, soit à ce qui, le plus radicalement, définit la religion hindouiste.

Il reste que le lecteur contemporain qui tente de dégager quel(s) principe(s) régi(ssen)t le sexuel chez Freud n'y trouve pas de réponse satisfaisante (*Le Vocabulaire de la psychanalyse* en témoigne). Certains, à partir de là, déplacent le problème, cherchent une loi du sexuel non dans les principes mais dans la mythologie (*dixit* Freud) des pulsions. L'opposition Eros-Thanatos se présente alors comme un modèle particulièrement parlant, ce qui est exactement le piège dans lequel il ne faut pas tomber (Lacan, en liant pulsion de mort et symbolique, tentait de le désamorcer). Les modèles qui, marchant trop bien, finissent par tourner en rond sur eux-mêmes sont un des virus les plus nocifs dans les «sciences humaines».

Il est remarquable que la biologie, avec le prestige qu'elle a justement acquis, n'empêche pas la glissade, celle qui fait que, lorsqu'on entend «pulsion de mort» dans le discours psychothérapeutique, c'est tout juste si l'on ne se sent pas menacé du diable. Oui, certains biologistes donnent eux-mêmes dans ce pathos. Pourtant, on sait que la sexualité est seconde dans le vivant, qu'il existe du vivant se reproduisant comme tel tout en étant non sexué. Que ce vivant est fort antérieur au sexe. Ces faits indiquent clairement que l'opposition biologiquement pertinente est vie/mort et non pas mort/sexualité. La sexualité n'est pas à parité avec la vie ; les deux ne sont pas situables sur un même plan.

Aussi, pour réaliser ce lien artificiel Eros-Thanatos qui est en fait une tentative de contrôler le sexuel, a-t-on dû créer le modèle d'une sexualité strictement au service de la reproduction. Le lecteur de Foucault aura reconnu la sexualité de l'éléphant. Elle fut le modèle chrétien par excellence, mais repris de certaines tendances de la philosophie antique (notamment les stoïciens). L'éléphant ne baise qu'une semaine par an, et seulement en vue de la reproduction (il ne nous l'a pas dit, mais on l'infère à partir de son comportement). Ainsi fut-il érigé en exemple. Selon toute apparence, il ne semble pas que ce conseil, deux fois millénaire, de sexuellement faire

l'éléphant(e) ait été, durant tout ce temps, véritablement suivi ni par les hommes ni par les femmes.

Lacan sut maintenir la psychanalyse au niveau – élevé – de l'échec de Freud à formuler un principe du sexuel. Car un échec, c'est un résultat. Il lui arriva même de dire «il n'y a pas de rapport sexuel», phrase qu'on ne peut accueillir comme vraie qu'à condition d'y saisir qu'elle-même dit déjà trop, qu'elle se dément un petit peu elle-même, qu'elle doit donc être retirée sitôt que dite. Notamment il est hors de question de l'appliquer au cas ; bien plutôt s'agit-il de laisser le cas faire, si ça se trouve, la preuve du contraire.

Question 7

L'altérité elle-même met à mal. Justement, il s'agit qu'elle soit elle-même d'une certaine façon mise à mal pour ne plus mettre à mal le sujet.

Il est très curieux qu'on dise de quelqu'un, comme un reproche : «Oh, pour lui, l'autre n'existe pas !». Plût au ciel que ça soit le cas ! Sans doute, si c'était le cas pour lui, n'aurait-on justement nul besoin de le dire de lui. Lacan disait la même chose : l'Autre n'existe pas, l'Autre est barré. Ce fut sa façon de mettre à mal cette altérité parasitaire. Mais pourquoi, direz-vous, la barrer ainsi, d'un trait de plume ? Parce qu'il constatait, notamment dans le «champ paranoïaque des psychoses», mais aussi dans le symptôme névrotique, dans le transfert, etc., que l'altérité étendait indûment son emprise sur le sujet. Etre narcissique, nous suggère-t-on, est quasi un péché ; tandis que, sous la pression de cette altérité envahissante, l'on confond allègrement souci de soi et égoïsme. La folie, constatait Lacan, ça n'est pas «se prendre pour...» mais «être pris pour...», justement par une altérité qui s'avère ainsi trop en faire.

Question 8

La traversée du fantasme fut une invention de quelques lacaniens dans un moment où ils traversaient eux-mêmes une mauvaise passe, celle de la dissolution de l'Ecole freudienne et de la mort prochaine de Lacan. Cette rumeur, qui s'est propagée comme telle, s'est instaurée comme la croyance que tel devait être le bouclage d'une psychanalyse, ce que Lacan, avec Beckett, appelait «la fin de partie». De là à ce que d'aucuns s'y plient, ou fassent semblant...

On a donc cru que telle était la version de Lacan de cette fin de partie. Or ceci est faux. Pour deux raisons au moins, dont chacune serait suffisante à établir l'erreur. D'une part Lacan n'a parlé qu'une et une seule fois de cette traversée du fantasme (le 24 juin 1964) et en l'associant à l'idée qu'il ne saurait être question que soit dissout, à la fin d'une psychanalyse, le sujet supposé savoir, puisque, à ce moment-là, l'analyste était justement devenu sachant. La traversée en question allait donc de pair avec une sorte de préservation (nous la disons telle évidemment dans un après-coup) du sujet supposé savoir. Dans la suite du frayage de Lacan, cette préservation devait sauter, et donc la notion de traversée du fantasme perdre de son intérêt. C'est en effet ce qu'on voit chez Lacan : il n'en est plus du tout question. Quand la rumeur est lancée, l'été 1980, le concept est obsolète ! Enfin seconde raison, on a mal lu le texte de 1964. Lacan, cette année-là, s'interroge : «Comment un sujet qui a traversé le

fantasme radical peut-il vivre la pulsion ?». Le problème n'est donc pas tant à ses yeux celui de la traversée du fantasme que de son au-delà. L'erreur consiste, voyageant sur Paris-Lyon-Marseille, à dire que Lacan se pose la question de la traversée de Lyon alors que sa question est celle de savoir ce qui se passe à Marseille.

Il n'est pas inutile de remarquer que ce qui est ainsi évacué, en focalisant le problème sur la traversée du fantasme, n'est rien de moins que la question sexuelle, celle de la pulsion au-delà de l'analyse.

Question 9

Bien répondre à votre question, c'est-à-dire y répondre conformément à son objet, ne peut consister qu'à n'y pas répondre. Si vous saisissez la justesse de cette réponse, vous aurez aussi saisi l'objet de la question.

Puis-je en dire plus ? Ceci au moins : qu'on ne peut parler de ce «rejet» sinon sous la forme d'un futile bavardage (j'y suis déjà, avec ce «plus») ; que le problème n'est pas traitable exotériquement ; que dans l'ésotérie elle-même, où il vaudrait sortie partielle, il n'est traitable que selon un dispositif fait tout exprès pour en obtenir autre chose que ce bavardage, ceci, bien sûr, sans garantie.

Question 10

Non identifié. La réponse n'implique pas qu'il soit identifiable, ni qu'il doive l'être, identifié.

Question 11

C'est en effet une version de ce qu'est psychanalyser qui me paraît cruciale pour la doctrine mais aussi dans la pratique. D'où vient-elle ? Du départ ! De la découverte freudienne (cf. la «Communication préliminaire») que l'hystérique souffre de réminiscence. La conséquence s'impose : la guérison du symptôme sera l'oublier, lui, et ce qui va avec et qu'il perpétue. Ceci dit aussi le statut du symptôme. Il est privation d'oubli, en grec *a-létheia*, c'est-à-dire une vérité.

Or ceci qui, je crois, est simple, a donné lieu très tôt à un formidable et double malentendu. Au lieu de chercher cet oubli, on s'est mis à vouloir en rajouter sur le souvenir, à vouloir construire l'anamnèse. Au lieu d'accueillir le symptôme comme la vérité qu'il est, on s'est mis à chercher ailleurs la vérité du symptôme. Il est vrai qu'en Occident, rien ne préparait à cette découverte freudienne inouïe d'une vérité obstacle, empêchement à vivre. Lacan mettra d'ailleurs pas mal de temps à repérer ce point ; il ne le fera que très tardivement, en disant à ses auditeurs du séminaire : «le vérité, mes bons amis, mène à la religion». De là l'importance, pour la psychanalyse, de se situer correctement à l'endroit de la pastorale.

L'autre et non moins imprévue découverte freudienne fut celle du transfert. Liant les deux, transfert et oubli, on conclut, là encore dans la simplicité, que la psychanalyse table sur le fait qu'une certaine mise en jeu d'éros peut produire l'oubli, ceci jusqu'à s'oublier elle-même. Est-ce

complètement aberrant ? Si l'on en juge par certaines érotologies, la réponse est non. Par exemple le couple éraste/éromène, sur lequel Lacan a pris appui dans son séminaire *Le transfert...*, désigne justement un lien érotique destiné à muer, à disparaître, à laisser place à une autre modalité d'éros. Selon Claude Calame, sur les travaux duquel je m'appuie ici, cet autre éros s'appelle *philotès*, il est celui du maître antique tenant sa place de citoyen et de maître de maison. Il est aussi celui de la jouissance sexuelle car, tous les témoignages concordent, question jouissance sexuelle, entre l'éraste et l'éromène, elle ne concerne strictement que l'éraste et reste non moins strictement d'ordre masturbatoire. Il y a d'autres cas de modifications de figures érotologiques. Nous évoquions, au début de cet entretien, le surgissement de l'obséquiosité à Rome. Pour en venir à aujourd'hui, il me semble qu'il est grand temps de prendre acte, dans la psychanalyse des enjeux contemporains de la si mal nommée «homosexualité» comme de ceux des pratiques S/M. La jouissance anale, dans certaines modalités extrêmes de sa mise en jeu, questionne et modifie le sexualité dite hétéro. Et si l'exercice S/M, comme l'indique Foucault, est un jeu érotique avec la souveraineté, comment la psychanalyse ne serait-elle pas concernée elle qui, depuis «Analyse finie et indéfinie», ce texte testamentaire de Freud, fait de la souveraineté le point de butée de son exercice ?